

ANALYSE

Masquées mais fières et pas muselées

Ce que des couseuses et couturières¹ disent de leur confection de masques

Par Soizic Dubot, coordinatrice nationale « socioéconomique »

Face à la pandémie de Covid-19, en Belgique comme ailleurs, des milliers de femmes se sont saisies de fils, d'aiguilles et de machines pour fabriquer des masques et protéger au mieux la population en palliant, une fois de plus, les manquements des pouvoirs publics. Vie Féminine a contacté certaines d'entre elles, pour mieux connaître leurs motivations, les conditions dans lesquelles elles cousent et ce qu'elles avaient à en dire. Certaines cousaient encore au moment de l'enquête, d'autres avaient arrêté.

Qui sont les couseuses et couturières que nous avons contactées

Parmi les femmes avec lesquelles nous avons été en contact au sein du réseau Vie Féminine (une quarantaine, à Bruxelles et dans les différentes provinces de Wallonie), près de la moitié sont pensionnées, vivant seule ou en couple. A leurs côtés, un quart sont des travailleuses, dans des situations diverses, allant de la suspension des activités professionnelles pendant le confinement au (télé)travail avec maintien des horaires habituels (à temps partiel ou plein) en passant par le (télé)travail avec des activités professionnelles réduites. Notons que deux d'entre elles sont des professionnelles du textile (couturière et artisan textile). Les autres se répartissent entre femmes au foyer et femmes sans emploi dans des situations de chômage, invalidité ou CPAS. Parmi elles, deux femmes réfugiées.

Près de la moitié des femmes qui ne sont pas pensionnées ont précisé avoir un ou des enfants, qu'ils soient adolescents ou plus jeunes. Certaines d'entre elles (3) ont également précisé être des mamans solos.

Il s'agit d'une enquête qualitative et non quantitative. Nous n'avons pas cherché à obtenir un « échantillon représentatif » de l'ensemble des couseuses et couturières, ni souhaité réaliser une étude statistique. Nous avons plutôt adopté une démarche souple, en contactant² certaines femmes qui nous avait dit faire des masques (nous en profitons ici pour remercier toutes celles qui ont si volontiers répondu à nos questions). Cependant, nous pouvons déjà relever une grande-diversité de situations !

¹ Dans ce document, nous utilisons indifféremment « couseuses » et « couturières », qui correspondent à différentes manières qu'elles ont de se nommer elles-mêmes.

² Les contacts se sont faits par téléphone et par e-mail, entre les 8 et 15 mai 2020, sur base d'un questionnaire établi par un groupe de travail ponctuel sur les questions liées à la couture de masques, rassemblant des animatrices de notre mouvement.

Un enjeu d'urgence sanitaire... mais pas uniquement

Bien sûr, parmi leurs motivations, il y a les questions d'**urgence sanitaire** : protéger ses proches, parfois aussi les collègues d'un de leurs enfants qui doit travailler, et/ou les gens au sens large (voisin·es, citoyen·nes, « *tout qui a besoin* »...), pour certaines, particulièrement les personnes qui n'y auraient pas accès autrement (personnes précaires, dans des centres d'asile, des homes, n'ayant pas les moyens d'en acheter... ou ne sachant simplement pas coudre) et les professionnel·les des premières lignes. Au sujet de ces dernières et derniers, plusieurs mentionnent avoir été choquées de les savoir si démunie·s en termes de protection : « *ce sont ces infirmiers et infirmières (même aux urgences !) et médecins qui m'ont demandé des masques car ils n'en trouvaient pas ailleurs ! C'est inadmissible !!!* ». Plusieurs de ces femmes disent vouloir ainsi limiter la pandémie, participer à « *l'effort de guerre* » tout en dénonçant les lacunes au niveau politique (ce qui est très présent dans leurs paroles), parfois en espérant que les pouvoirs politiques prennent enfin leurs responsabilités et la relève : « *L'Etat ne prend pas ses responsabilités* » ; « *C'est triste de voir que l'Etat avec tout son argent ne pense pas à la sécurité des gens qui payent des impôts* »... Une d'entre elles dit coudre des masques « *car le gouvernement ne fait rien... bref pour pallier le manquement des politiques* », une autre « *donner un coup de main pour une maison médicale en attendant que l'Etat intervienne* », une autre encore (qui a envie d'arrêter) dit « *suppléer aux manques de l'état qui aurait dû s'organiser autrement pour répondre aux besoins. Il ne faudrait pas qu'il « profite » du bénévolat pour ne pas remplir sa mission* »...

Pour certaines, minoritaires mais tout de même, coudre a presque été une obligation, le **devoir** « *prendre soin de ses proches* », parfois même quand on ne sait pas bien coudre, à la demande de la famille. Globalement, le fait de « *prendre soin* » et « *protéger* » est très présent, que ce soit à l'intérieur du cercle familial ou plus largement, avec le don de soi en arrière-plan et toujours l'engagement dans un travail de CARE.

De nombreuses femmes en parlent en termes d'**engagement citoyen**, de « *service à la société* » ou de « *rendre service* »... « *Aider* », « *contribuer* », et surtout « *solidarité* » sont des mots qui reviennent souvent.

Ce dernier aspect peut prendre un sens particulier pour des femmes étrangères, dont certaines qui ont un statut de réfugiée : viennent alors les mots « *intégration sociale* », « *appartenance* »...

Plusieurs soulignent avoir trouvé dans cette pratique un moyen de « *reconnaissance* », de se sentir « *utiles* », et en retirer de la « *fierté* », un moyen de valoriser ce qu'elles savent faire (et qui est peut-être une compétence qui se perd, comme interroge l'une d'entre elles). Nombreuses d'ailleurs pointent dans leur motivation le fait de « *savoir le faire* », ce qui renvoie au sujet des compétences (jusque-là peu reconnues). Mais, articulé à une situation de besoin de masques, cela ne peut-il pas aussi alimenter un « *devoir* » d'en coudre ?

Trois aspects non négligeables s'ajoutent aussi :

- **Le plaisir :**

Plusieurs d'entre elles soulignent qu'elles aiment coudre et qu'elles prennent plaisir à le faire. Cela peut même être l'occasion d'exercer une réelle « *passion* » ! Et à l'activité agréable en elle-même s'ajoute aussi le plaisir de faire plaisir à d'autres en offrant ces masques et celui de rendre service (« *Mon entourage est super content d'avoir des masques... et ça me fait vraiment plaisir de leur faire plaisir et de les aider* »).

- **Lutter contre la solitude :**

Pour certaines, coudre des masques est aussi bienvenu simplement en termes **d'occupation** dans une période de confinement où les activités et les contacts sociaux sont limités, voire totalement suspendus quand on vit seule : coudre des masques peut alors aider à lutter contre la solitude (*« Ça m'occupe car sinon je me sentirais très seule pendant le confinement »* ; *« Je ne voyais plus mes petits-enfants et j'avais un coup de déprime »*).

- **La création de liens :**

Les masques sont aussi créateurs de liens. Des liens symboliques lorsqu'on pense aux destinataires, mais aussi de liens bien réels : avec les personnes à qui on les offre ou/et qui nous en demandent, ou avec les institutions pour lesquelles on travaille (communes, hôpitaux, associations, centres d'hébergement pour réfugié·es...) lors de la livraison des masques mais aussi parfois quand ces dernières nous fournissent du matériel (ce qui n'est pas toujours le cas).

Il y a aussi les personnes qui aident parfois dans la confection : pour l'une, cela va être le mari (*« Mon mari m'a bien aidée, il a marqué tous les traits sur les tissus pour la couture. C'était chouette de faire ça ensemble. »*), pour une autre la maman, pour une autre encore ses filles à qui elle apprend à en fabriquer (*« J'ai montré à mes filles comment faire à la main. Comme une activité avec elles »*)... L'activité devient alors un moment partagé auquel on prend d'autant plus de plaisir. Certaines, plus rares, se sont même organisées en collectif, via Facebook ou même en se réunissant au domicile de l'une en agençant l'espace (distanciation) et les tâches dans une organisation très rationnelle du travail (organisation qui se retrouve sur de nombreux lieux de travail) : *« Quand on se réunit, on peut aussi partager les tâches et faire ensemble, une personne coupe, l'autre coud, on choisit les tissus ensemble, c'est une façon de se connaître aussi, une personne livre à vélo... Il y a beaucoup de tâches importantes, il faut laver, repasser... »*.

Certaines couseuses, qui faisaient partie d'ateliers couture (et parfois d'ateliers collectifs autres que liés à la couture) sont restées en lien et se sont lancées à plusieurs dans la confection de masques. Des collectifs sont aussi parfois mis en place à l'initiative de communes avec l'invitation à rejoindre une grande salle dans laquelle tout le matériel se trouve, ou à nouveau via internet. Pour d'autres, c'est au sein de réseaux communautaires (culturels et religieux) ou associatifs dont elles faisaient déjà partie avant la crise sanitaire que cela s'est organisé, ce qui permet de maintenir ces réseaux malgré le confinement.

Enfin, il y a aussi tous les liens qui se mettent parfois en place autour du matériel : du troc, du don, de la récup' auprès de connaissances ou suite à un appel lancé, de l'emprunt d'une machine à coudre quand la sienne est en panne... *« Un masque ce n'est pas juste un objet utile, ça crée un lien entre les gens. On n'a jamais autant parlé avec les gens de mon quartier. Ça mène aussi à d'autres démarches de solidarité : récolte de vêtements, mise en réseau pour des personnes en difficulté, logement, nourriture »*. *« Par ce biais de coudre et de participer à un mouvement « citoyen », j'ai rencontré de très belles personnes, vers qui je ne serais pas allée spontanément »*.

Mais attention, cela n'empêche pas certaines d'être bien seules dans cette activité.

Certaines couseuses interrogées ajoutent une motivation supplémentaire : la **dimension écologique** des masques en tissu par rapport aux masques jetables : *« Au départ, j'ai eu une réflexion écologique (masques papier, élastiques...) ; quand j'ai vu l'évolution de la maladie, je me suis dit qu'il fallait faire des masques en tissu, plus durables »*. L'une

d'elle, dans cette logique, dit privilégier la récup' : « *ça me tient à cœur de faire de la récupération, sinon on va avoir des problèmes écologiques* ». D'autres soulignent que cette dimension écologique se double d'une dimension économique.

Enfin, coudre des masques peut aussi constituer une **échappée** bien nécessaire, une « bouffée d'air », quand elle se pratique à l'extérieur du domicile et permet d'échapper au contrôle d'un mari trop présent ou violent.

Entre contrainte et plaisir

Si le plaisir est présent dans les motivations des couseuses et couturières, certaines parlent aussi des pressions qu'elles ressentent.

Une **pression qui vient parfois de soi-même**, du fait d'un sentiment d'urgence à protéger (et de l'intériorisation d'un devoir ?), de la volonté de protéger un maximum de personnes (et donc de faire un maximum de masques) avec des masques protégeant au mieux... Mais aussi en comparant sa production à celles d'autres couturières : « *J'ai ressenti une certaine pression auparavant, mais désormais je ne dis plus que j'en fais pour ne pas être submergée et m'occuper des demandes déjà en attente. J'ai même culpabilisé d'être « plus lente » que certaines autres couturières...* ».

La pression peut aussi venir **des personnes qui demandent des masques**, qui sont parfois impatientes de les recevoir ou qu'on imagine impatientes de les recevoir (« *Pour ce qui est des petites commandes, je me mets moi-même la pression. J'ai envie que les personnes soient vite servies* »), ou qui, avec le temps, sont de plus en plus nombreuses à en demander. Parfois, la motivation de départ s'en trouve un peu modifiée : « *Au départ pour mon propre plaisir, puis j'ai eu de plus en plus de demandes donc pour soutenir les personnes qui en avait besoin. J'ai du mal à dire non à mon entourage donc les commandes augmentent, et d'un autre côté, je suis contente de faire plaisir et d'aider. Et c'est vrai, à la place de faire la blouse que je voulais, je ne fais que des masques...* »). Certaines se trouvent aussi prises dans **des réseaux de bénévoles à grande échelle** où on leur demande d'en faire beaucoup trop (« *L'association a commencé par m'en demander 50 pour tester mes masques, puis ils ont été approuvés et je suis passée à une boîte de 200 puis encore une autre. Après 4 semaines, j'en ai fait 450 et j'ai dit stop.* »). Mais certaines s'y retrouvent aussi très bien !

Une des répondantes, qui consacre beaucoup de temps à la confection de masques, précise néanmoins que « *ça doit être un loisir avant tout et pas quelque chose qui nous met la pression. Je n'ai pas envie d'arriver au point où je fais quelque chose que je n'ai pas envie de faire* ». Entre plaisir et contrainte, chacune a son propre point d'équilibre.

Certaines ont posé leurs limites, trouver des stratégies ou fait des choix pour maintenir cet équilibre : refus de s'engager dans de grandes commandes (communes, associations...), choix de ne pas trop dire qu'elles faisaient des masques (« *Je n'ai pas fait de « publicité » car je ne veux pas être débordée* »), sélection des personnes pour qui en faire (« *J'ai déjà évité de répondre à certaines personnes car elles me mettaient sans le vouloir la pression* », « *(Je couds) pour des gens qui me l'ont demandé avec respect, qui ne m'ont pas assailli, qui n'ont pas fait pression, pas d'urgence qui mettrait de la culpabilité* »), demander une participation financière en espérant ainsi limiter les abus, dire « non » (« *Il faut savoir dire non, c'est bien ce qu'on nous apprend chez VF !* »), s'autoriser des pauses (« *Il m'est arrivé de ne rien faire pendant une semaine, j'ai prévenu que je faisais une*

pause ça n'a posé aucun problème.») ou arrêt des grandes commandes pour privilégier les demandes individuelles...

Mais toutes ne sont pas outillées de la même manière pour cela. Il n'est pas toujours évident de poser des limites, surtout vu les motivations et le sentiment d'urgence (renforcé par les demandes individuelles et les appels à l'aide des institutions). Cela l'est encore moins quand la socialisation genrée apprend aux femmes le don de soi et bien peu à s'affirmer : « *Je me sens comme une usine. Je ne sais pas m'arrêter. Quand j'ai donné ceux que j'ai faits, il faut que j'en refasse. Je suis fatiguée, ça fait un mois que je n'arrête pas.* » ; « *Tout le monde a eu des pressions, individuelles ou collectives, on y répond, j'essaye de ne pas me laisser faire, il faut que ça reste agréable, dans un sens de dignité.* ».

La présence ou non de pression se ressent aussi dans les rythmes.

Certaines disent coudre durant leurs moments libres, non consacrés à d'autres activités (« *Quand je peux uniquement, quand j'ai du temps libre* »), quand il n'y a rien d'intéressant le soir à la télé, aussi quand les enfants le permettent... Même si parfois on peut se laisser emporter (« *À mon rythme en fonction de la météo, mais quand je commence, j'y passe vite la journée* »).

D'autres se sont définies des plages précises en fonction du temps qu'elles souhaitent y consacrer... ou de leur activité professionnelle et du temps que cette-dernière leur laisse pour cette « activité complémentaire » (« *Je couds toutes les matinées du lundi au vendredi* »), ce qui peut déboucher sur une triple journée (emploi, tâches domestiques et familiales, masques).

D'autres encore y consacrent quasi tout leur temps : « *Certains jours, je le fais pendant 8/10 heures. Je ne dors pas bien... J'ai l'aide de ma maman. A nous deux, c'est un peu le travail à la chaîne* » ; « *Je travaille de 8H 30 à 12h et de 13H30 à 17h, 7 jours/7.* » ; « *Du matin au soir, ça prend tout mon temps, j'ai laissé mon ménage de côté. Je confectionne même le samedi et dimanche chez mon compagnon* ». Notons que les horaires et les rythmes indiqués, jusque dans les termes utilisés, font directement écho à ceux du travail rémunéré.

Aussi certaines d'entre elles ont dû lever le pied ou envisagent de le faire, parfois pour des raisons de santé : « *J'y passe trop de temps, je vais ralentir le rythme, et je dois à chaque fois tout installer puis tout ranger...* » ; « *Au début, je cousais toute la journée et même le week-end. Mais j'ai vite arrêté car mon corps (courbatures) et mon esprit m'ont dit STOP.* » ; « *J'ai commencé de façon complètement frénétique, chez moi, sur ma machine, du matin au soir sans arrêt. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je ne comprends toujours pas pourquoi j'ai suivi cette cadence folle. J'en ai eu des crevasses aux mains. J'étais très énervée, je travaillais sans arrêt.* ». Des conséquences sur la santé qui, dans d'autres contextes, pourraient être vues comme des maladies ou risques professionnels mais tombent dans les limbes d'un travail gratuit (même quand celui-là est presque institutionnalisé).

L'une d'elles souligne par ailleurs une difficulté supplémentaire rencontrée dans cet engagement : « *coudre des masques, c'est ressasser non-stop que nous sommes dans une situation terriblement angoissante* ». En faisant des masques, les femmes portent le poids sanitaire de la crise, mais aussi son poids moral et psychologique.

De quelques masques à quelques dizaines et quelques centaines !

« *Je ne sais pas combien de masques j'ai fait, je crois que toute ma rue porte mes masques.* ».

Un élément qui interpelle aussi dans les réponses concerne les deux femmes avec un statut de réfugiées. Toutes deux se retrouvent dans le rythme intensif (de 9h à 20h pour l'une,

toute la journée pour l'autre qui en a fabriqué jusqu'à 120 en une journée). L'une, couturière de formation, dit être contente de pouvoir mettre en pratique cette formation car si « *(s)es masques sauv(ai)ent ne serait-ce qu'une personne, ce qu'(elle) a appris n'aura pas été inutile* ». Elle fabrique ces masques pour la commune, tout en craignant des ennuis avec la police. Son témoignage rappelle celui de Ching, femme sans-papier, posté sur la page « *Les Confins, résistance au quotidien* »³, qui mi-avril avait déjà cousu 450 masques. Ces témoignages mettent en contraste le travail et l'investissement de ces femmes dans la fabrication de masques au service de leur société d'accueil et la place qui leur est réservée aujourd'hui par cette même société en termes de droits, de statuts, de revenus, de place... Le travail gratuit des unes n'est pas le travail gratuit des autres. Ces témoignages font aussi écho aux motivations d'intégration sociale et d'appartenance énoncées par d'autres **femmes étrangères** avec un statut de résidentes belges.

Enfin, pour revenir au plaisir, notons aussi que quelques couseuses et couturières, lorsqu'elles n'étaient pas prises dans des commandes de grande échelle, ont délibérément choisi de mettre en avant les aspects esthétiques des masques, pour maintenir une dimension de plaisir créatif : « *Côté créatif, je compose avec les bouts de tissus, les échantillons, je voyage dans les motifs ; c'est une belle place à trouver pour un artisan* » ; « *A un moment j'ai refusé de faire des masques tout simples, blancs, parce que ça me déprime, je veux faire quelque chose de joli, pas seulement fonctionnel. Je veux prendre du plaisir à faire les masques.* » ; « *Je ne le fais pas uniquement pour faire des masques, mais je veux qu'ils soient jolis aussi, ça devient une passion. Petit à petit des personnes sont venues pour découper le tissu parce qu'elles ne savent pas coudre, alors on regarde ensemble les tissus, on cherche l'esthétique* ».

La question des compétences et des savoirs

Nous l'avons vu, de nombreuses femmes que nous avons contactées mettent en avant dans leurs motivations le fait de « **savoir coudre** ». Un savoir, un savoir-faire ? Certaines, plus rares, vont jusqu'à parler de « **compétence** », qu'elles aient suivie une formation formelle en couture ou pas : « *J'ai cette compétence en couture même si ce n'est pas mon occupation favorite, je mets cette compétence au service des autres* ».

Néanmoins, la plupart semblent très au clair sur le fait que ce sont des savoirs, des savoir-faire, des compétences qu'elles mobilisent et qui sont sollicités. L'une d'elles précise à ce sujet que « *personne dans la famille ne sait coudre, c'est une compétence qui se perd* » et plusieurs disent coudre des masques pour des personnes qui ne savent pas coudre. D'ailleurs, deux parmi elles, en apprentissage ou n'ayant que quelques bases, soulignent leurs lacunes à ce niveau-là : « *Moi je le dis que je ne suis pas couturière, je ne sais pas coudre, j'apprends, et je dis aux gens que s'ils veulent des masques de qualité ils doivent s'adresser à des professionnelles* » ; « *C'est difficile pour moi car je ne sais pas bien coudre* ».

Une autre souligne « *qu'il faudrait continuer à apprendre aux gens à faire des masques, pour qu'ils soient indépendants, et je ne parle pas que des femmes !* ». Coudre est une compétence apprise, à des niveaux divers.

Et pour les professionnelles de la couture, là, c'est leur **métier** ! (« *C'est mon métier* ») C'est souvent à travers leurs témoignages que se pose la question de la gratuité/rémunération de ce travail, et plus largement de sa reconnaissance (nous y reviendrons plus loin).

³ <https://www.facebook.com/lesconfins/> - post du 4 mai 2020

Cependant, sur base de ces compétences, savoirs et savoir-faire, toutes ont dû **en construire et en acquérir de nouveaux**, les masques étant des objets nouveaux et exigeants en termes de normes de protection.

Certaines des couturières dans des commandes organisées de masques (par des communes, institutions...) ont reçu des instructions précises, mais plusieurs ont dû se tourner vers des modèles et tutos sur internet. En en regardant plusieurs afin de trouver le plus fiable, en les testant, en faisant des « prototypes », en décryptant, en composant avec, en s'appuyant sur les modèles officiels disponibles, en s'adaptant, en devant parfaire leur technique, en échangeant avec des amies...

« *J'ai regardé plusieurs tutos, mais aucun ne me convenait, j'ai fait plusieurs tests pour arriver à mon propre masque, qui me convient* » ; « *J'ai fait des tests, j'ai essayé, et j'ai choisi un modèle* » ; « *Un défi, il y avait des explications et un tuto* »...

Parfois aussi les consignes changeaient avec le temps : « *On m'a demandé de coudre un nouveau modèle conforme aux normes. Ça a été difficile pour moi au début, mais après quelques-uns, je me suis habituée* ». Le travail gratuit n'empêche pas les exigences de conformité et normes de production.

« *La difficulté c'est de trouver le bon modèle. Je me suis mis une pression moi-même pour être certaine que ce soit bien fait.* ». « *J'ai repris la couture des masques, le modèle officiel cette fois, proposé par le SPF Santé publique* ».

Il y avait aussi la question du **matériel** (quand il n'est pas fourni avec la demande), les tissus à éviter ou à privilégier, mais aussi la manière de se procurer du matériel, surtout quand il est manquant et que les merceries sont fermées (ce que certaines ne comprennent vraiment pas), l'ingéniosité à développer pour pallier la pénurie d'élastiques...

L'une d'elle a même appris à réparer elle-même sa machine à coudre tombée en panne : « *J'ai cherché des tutos sur Internet et j'ai réparé moi-même ma machine ! Je suis très contente de ça, j'ai réalisé qu'on pouvait faire beaucoup soi-même. Depuis j'ai encore fait une autre réparation toute seule...* ».

Et puis il y aussi tout l'accompagnement des destinataires des masques, l'utilisation et l'entretien (positionnement, lavage, repassage, stockage...) : « *Il faut parfois expliquer aux gens comment mettre les masques, ne pas les mettre aux bébés, comment les laver, à quoi faire attention, etc.* ». Là aussi, c'est tout un nouveau savoir qu'elles partagent, qu'elles se sont construit sur base de recherches et d'échanges. Dans le vide laissé par les pouvoirs publics, les femmes n'ont pas seulement pris en charge la confection des masques, mais tout ce qui relève en fait d'une politique de santé publique⁴.

Derrière la confection des masques en elle-même il y a aussi souvent tout ça !

L'épineuse question de la gratuité ou du prix

La plupart des femmes avec lesquelles nous avons été en contact ne demande **pas d'argent** pour les masques qu'elles confectionnent.

Pour certaines, c'est un principe : « *C'est du volontariat, personne n'est obligé, je trouve ça bien* » ; « *je refuse qu'on me donne de l'argent, une dame « m'a piégée » en me mettant dans ma boîte aux lettres 25 euros pour les 15 masques mais je n'étais pas contente. Je fais ça pour rendre service, parce que j'ai le temps.* » ; « *Gratuit*

⁴ Pour les masques fédéraux (qui sont enfin arrivés en juin), la transmission à la population des consignes d'utilisation a été confiée aux pharmacien·nes.

entièrement, question de solidarité ». Cela fait directement écho aux motivations qu'elles énoncent pour faire des masques (solidarité, engagement citoyen, contribution personnelle à l'effort, aider, rendre service...) et à des valeurs sociétales importantes⁵. Plusieurs le revendiquent comme un engagement bénévole, volontaire. La contribution de citoyennes à la crise que nous traversons.

A ce sujet, plusieurs d'entre elles sont par ailleurs engagées dans des activités bénévoles, associatives, communautaires... On peut se demander si la confection de masques s'inscrit dans le prolongement de ces engagements. Et il y a toujours l'urgence sanitaire.

La gratuité est d'ailleurs un fonctionnement qui semble généralisé dans les commandes organisées à grande échelle. Notons tout de même que du matériel est souvent fourni (tissu, élastique, fil) mais pas toujours, et qu'à certains endroits les couturières sont autorisées à garder pour elle une petite partie de leur production (qui est fort variable d'après les situations citées, 20% de la production ou 5 masques sur 200). Mais elles n'en restent pas moins des bénévoles, même quand le reste de la chaîne (approvisionnement et distribution) est rémunéré comme le souligne l'une d'elle. C'est donc toujours un engagement à décider de suivre ou pas.

Dans les demandes individuelles ou à plus petite échelle, il faut composer soi-même.

Si certaines ne peuvent concevoir de le faire autrement que totalement gratuitement, l'une dit avoir demandé au départ une **contribution monétaire** pour le matériel mais avoir ensuite arrêté (« *Au début, je les faisais payer car j'avais dû acheter toutes les fournitures. Puis, je me suis sentie mal car sur Facebook, on fustigeait les personnes qui se faisaient payer* ») tandis qu'une autre, qui met en avant la solidarité gratuite, a envie de demander mais n'est pas à l'aise avec ça (« *Étant donné le prix du fil et de l'élastique si je suis encore sollicitée, je pense demander une petite participation mais j'avoue que cela me met mal à l'aise* »). Il y a donc bien aussi une pression sur les femmes à coudre gratuitement, qui dépasse la question des valeurs, qui dépasse aussi celle du seul travail gratuit puisqu'elle se pose même jusque pour les frais que celui-ci nécessite. Les frais engagés pour les fournitures sont difficilement pris en compte, faisant de ce travail gratuit un travail qui souvent leur coûte ! Avec des conséquences différemment vécues selon sa situation, car les situations sont multiples.

Cela peut être d'autant plus délicat quand on est tributaire d'allocations sociales : « *Je demande 2€ par masque pour rentrer dans mes frais vu ma situation. C'est parfois mal perçu mais je ne peux me permettre d'acheter le matériel pour « offrir ». J'ai restreint à des proches pour cette raison et parce que je n'ai pas envie d'avoir des ennuis. Je fais les choses de bon cœur et c'est triste de voir qu'on puisse penser que je veux gagner de l'argent et qu'on m'accuse de « tricher » puisque je suis au chômage* ».

Quelques-unes des couseuses demandent néanmoins de petits montants afin de **couvrir les frais** (de l'ordre de 2-3€), certaines distinguent selon si on leur fournit le matériel ou pas. Notons que la provenance du matériel joue aussi (récupération, utilisation de stocks, dons, achats...). Pour d'autres, la distinction se fait sur base des destinataires : gratuit pour les proches et la famille, participation monétaire pour les inconnu·es. L'une d'elle déclare d'ailleurs utiliser cette participation pour limiter les demandes et éviter les abus. Cela dépend aussi de sa propre situation économique.

⁵ Ce sont des valeurs qui ne peuvent pas exister, ou difficilement, quand l'approvisionnement de masques dépend de la loi du marché, comme en témoignent les péripéties fédérales dans la commande de masques ou la question de la distribution dans les grandes surfaces alors qu'il y a eu pénurie pour les soignant·es.

Parmi celles qui le font entièrement gratuitement, plusieurs disent recevoir parfois **d'autres types de contreparties** : plants à repiquer, chocolats ou pralines (certaines avouent alors être des gourmandes heureuses), des gâteaux, une peinture ou un dessin, des truites, des vêtements, des fleurs... « *Il y a des gens qui ne veulent pas que ce soit gratuit, alors ils demandent ce qu'ils peuvent faire, ce qu'ils peuvent donner en échange* ». Une sorte d'échange de bons procédés ? De troc ? De réciprocité ? Si l'on inverse la dynamique d'échange, l'une des couturière précise ne pas pouvoir refuser de faire des masques pour des personnes qui lui ont par le passé rendu service (et être un peu piégée là-dedans). Certaines soulignent aussi l'importance des remerciements, du plaisir visible en échange... Mais quand tout cela manque, cela peut être difficilement vécu (voir plus loin « un besoin partagé de reconnaissance »).

Pourtant, même quand les masques sont offerts, des personnes insistent pour **contribuer financièrement** : c'est ainsi qu'une couseuse s'est retrouvée piégée et en colère, tandis que d'autres, surprises, l'ont plutôt bien pris (« *Une personne m'a payé 10 euros par masque car elle était très contente d'en avoir comme elle ne sait pas coudre, et ça fait plaisir même si au départ je fais ça pour aider* » explique l'une d'elle, tandis que plusieurs disent recevoir parfois de petits montants d'argent en échange des masques qu'elles offrent gratuitement »). C'est une question épineuse.

Certaines ont trouvé des stratégies pour l'éviter ou l'atténuer, soit en demandant que l'argent soit versé à une association dont elles font partie plutôt qu'à elles-mêmes, soit en proposant un prix libre (« *J'ai trouvé un compromis en plaçant une tirelire. Ceux qui le voulaient mettaient ce qu'ils voulaient.* »). Cette question renvoie directement à la valorisation du travail, ainsi qu'aux différentes formes que peut prendre cette valorisation.

Nous le répétons, les situations sont multiples, variées...

Une couseuse le faisant entièrement gratuitement déclare à ce sujet : « *Je comprends très bien que certaines personnes se fassent rémunérer car quand on fait le calcul de ce que ça coûte : le fil, le tissu, les élastiques, l'électricité de la machine et du fer à repasser... Tout cela sans compter son temps ni l'entretien de la machine...* ». Une machine qui plus est parfois prévue pour un usage ponctuel comme le souligne une autre.

C'est aussi pourquoi certaines décident de s'en tenir à leur famille et à leur cercle proche. Ce travail gratuit pourrait les appauvrir.

Mais cela résout-il pour autant globalement, féministement et socialement la question du travail gratuit ou celle des compétences à l'œuvre ? Et quid, face à l'urgence et aux manquements des pouvoirs publics qui auraient pu organiser autrement la solidarité, dans une optique de politique publique ?

Certaines sont très critiques à ce sujet (« *le politique à facile. Ils n'ont pas rempli leur rôle et ils demandent que les gens fassent des masques gratuitement. Ils abusent de la bonne volonté des gens* ») et parlent même d'exploitation : « *C'est bien souvent du travail en noir pour les femmes, et « l'employeur/l'exploiteur », c'est l'Etat !* » ; « *On ne peut pas promouvoir le travail gratuit sous couvert de la solidarité, c'est important d'avoir une rémunération juste ! Non à l'exploitation !* ».

Parmi les femmes contactées, deux exerçaient une **activité professionnelle** directement en lien avec la couture. Toutes deux ont opté pour demander une contrepartie (selon les situations). Mais quel montant ? Pour elles aussi cette question s'est posée. Au moins pour rentrer dans les frais ? À elles aussi de se débrouiller seules. L'une d'elles dit que certaines personnes ont voulu la « *soutenir en raison de ses pertes de revenus : 6€, ce qui correspond à un travail professionnel mais à prix non-professionnel. 10€ serait un prix juste, mais ne couvrirait même pas le salaire.* » Pas évident non plus !

Ces témoignages renvoient aux interpellations d'autres professionnel·les comme celles et ceux organisées au sein du collectif « Bas les masques » : difficultés à faire reconnaître son travail, à correctement le faire rémunérer, à ce que les pouvoirs publics fassent appel à elles et quelques eux⁶... C'est l'autre face, avec toute la précarité qui l'accompagne ! Et qui entre aussi parfois directement en conflit avec l'urgence et la mobilisation de savoirs couturiers gratuits relevant de la sphère privée.

Ce sont des réflexions qui sont présentes chez les coseuses et couturières bénévoles : « Je me questionne : j'arrête ou je continue ? Si on donnait du travail rémunéré à des couturières pour faire les masques en suffisance j'arrêterais de les faire. » ; « je me pose la question : les gens qui veulent faire des masques pour gagner leur vie, je suis solidaire avec les couturières, je ne veux pas leur prendre leur travail. Cette question arrive maintenant avec le déconfinement, car le besoin est très fort, tout le monde en a besoin »... Certaines disent être tirailées entre l'urgence sanitaire, l'élan solidaire et les interpellations des couturières professionnelles : « je suis un peu frustrée par rapport à cette histoire de concurrence avec les couturières, mais j'essaye d'y réfléchir ».

Certaines sont d'ailleurs à nouveau très critiques à ce sujet vis-à-vis des pouvoirs publics qu'elles pensent palier (parfois en espérant une relève) : « A tout moment, je me posais la question : ne prend-on pas le travail de quelqu'un ? L'Etat ne prend pas ses responsabilités. C'est bien et juste de participer à ce que les gens puissent se protéger contre ce virus mais ce n'est pas juste de l'organiser par le bénévolat. Mais comme il n'y avait pas d'alternative, il fallait agir. Mon petit-fils se moquait de moi en disant que je travaillais pour Maggie De Block... » ; « Ce travail est fait pour pallier le manquement des Institutions ».

À ce sujet, elles sont plusieurs à se poser la question « pour qui » coudre des masques⁷. Certaines destinent délibérément leurs masques à « un public précarisé, « oublié », ayant peu de moyens, ce qui leur permet de se distinguer des couturières professionnelles : « Moi normalement je travaille avec des gens qui n'ont pas de moyens financiers, donc je leur fais gratuitement, c'est normal, et ça n'a rien à voir avec les couturières professionnelles et avec la sphère économique, c'est la sphère solidaire » ; « Si les personnes peuvent acheter, je dis NON, car moi je fais gratuitement et je préfère que ceux qui peuvent payer achètent auprès des couturières qui vendent. Je suis contre le fait que les institutions nous demandent de faire des masques. Je veux bien donner un coup de main pour une maison médicale en attendant que l'Etat intervienne ».

Une autre fait aussi remarquer que « dans certains lieux, on doit impérativement porter un masque, par exemple dans les transports en commun, or les personnes plus précaires en sont usagers et ont plus de risques d'avoir des amendes si pas les moyens de renouveler assez les masques », ce qui ajoute une raison à son choix de cibler les destinataires de ses masques.

Une question épineuse disons-nous... Qui s'inscrit aussi dans le travail gratuit historique des femmes qui se double, dans ce contexte spécifique, de la nécessité de pallier l'absence d'une réelle politique publique à ce niveau.

⁶ On pourra lire à ce sujet l'article de Manon Legrand dans le magazine *axelle*, « Lutte contre le coronavirus : si les femmes s'arrêtent, les masques tombent » : <https://www.axellemag.be/coronavirus-femmes-confection-masques/>

⁷ Une question qui rejoint celle des publics prioritaires, typique des politiques publiques que ces coseuses pallient.

Un besoin partagé de reconnaissance

Nous l'avons vu plus haut, plusieurs parmi celles qui offrent leurs masques reçoivent parfois en échange des petits **cadeaux**, geste qu'elles apprécient, qui sont des formes de d'appréciation et de reconnaissance de ce qu'elles font, donnent, offrent (« *une grande reconnaissance* » dit l'une d'elle). Cette reconnaissance, ne passe pas uniquement par des cadeaux. Elle se joue aussi dans les **attitudes** des personnes qui reçoivent les masques, dans les **mercis** quand « *les gens remercient chaleureusement* », quand est exprimé le « *plaisir de celles et ceux qui les portent* » et qui les reçoivent. C'est aussi un soutien et un encouragement à poursuivre.

Par contre, quand cela n'est pas présent, alors l'engagement dans ce travail de masques est remis en cause : « *Là j'en ai marre. Car je n'ai pas souvent de merci. Bonne mais pas poire* » , « *Ça n'a pas toujours l'effet escompté : pas de merci, ni de reconnaissance, ... Ça m'a découragée quelques fois* ».

Et c'est aussi dans la manière dont on s'adresse à elles pour leur demander des masques. Nous avons vu que certaines n'acceptaient que les demandes faites « *avec respect* », sans assaillir ni mettre la pression. Et c'est valorisant quand « *les gens sont respectueux de ce que tu fais* », que « *c'est comme si tu leur donnais la lune* ». C'est une vraie reconnaissance de ce qui leur est offert, donné... et du travail gratuit derrière ? Pas forcément car comme dit une couseuse : « *Les gens sont toujours très contents de mon travail mais ne réalisent pas le temps que ça prend de faire un masque, et souvent les veulent tout de suite* ». Dans ce cas, tout le travail derrière n'est pas vraiment reconnu.

Toujours au niveau des demandes, l'une d'entre elles se dit « *étonnée que certain·es, des inconnu·es, aient des exigences (tissu, couleur...)* ». D'autres soulignent que des personnes leur demandent de grande quantité de masques : « *Les gens me demandent tout le temps des masques, ils exagèrent ! Certains m'en demandent 10 ou 20* » ; « *les gens abusent et demandent 20 masques pour eux seuls* »... Derrière ces exigences et ces grandes quantités, n'est-ce pas, sans que ce ne soit visible, d'autant plus de travail gratuit qui est demandé ?

Cela peut pousser à **voir différemment son engagement** dans la couture de masques, aussi une couseuse, « *contente d'avoir aidé* », déclare-t-elle : « *ça me met aussi dans une autre position d'esprit au niveau du bénévolat car au plus on donne au plus les gens veulent comme si ça leur était dû. Je compte même arrêter avec tout ça, ateliers et bénévolat* ».

Ce besoin de soutien, de respect et de reconnaissance, qui se joue à plusieurs niveaux (reconnaissance de l'investissement personnel et solidaire, du travail, du temps, de l'importance de cet engagement...), se trouve aussi dans les commandes organisées à grande échelle. Parfois les couseuses et couturières disent que cela se passe bien pour elles : « *en ce qui concerne le projet auquel je participe en lien avec la commune, la dame en charge a toujours été très compréhensive, soutenante, elle nous protège*⁸ » ; « *il m'est arrivé de ne rien faire pendant une semaine, j'ai prévenu que je faisais une pause ça n'a posé aucun problème* » ; à un endroit, elles ont reçu des cadeaux des commerces de la commune, on leur a organisé un repas... D'autres fois, ça se passe moins bien, avec peu de retours : l'une, engagée dans un tel projet, dit avoir fait 50 masques puis avoir arrêté « *car pas de merci et rythme s'accélérant* ». Une autre partage « *Je sais qu'ils sont débordés, etc. Mais il y a un pincement. Au début les masques que je faisais pour eux étaient supers, puis j'ai simplifié ; mais je n'ai jamais eu de retour de leur part.* ».

⁸ On notera aussi dans ce témoignage le besoin interpellant d'être « *protégée* ».

Ce qui est particulièrement violent aussi, c'est quand il y a un revirement qui rend nul le travail précédemment demandé et accompli :

« *J'ai fait des masques pour la maison médicale et ils ne sont plus venus les chercher car entre temps ils avaient reçus leur commande ; je comprends qu'ils ne pouvaient pas prévoir que leurs 3000 masques arriveraient, mais pourquoi ils n'ont pas voulu prendre les miens ? Il faut le prendre avec humour, mais c'est assez incroyable* »

« *Ce qui m'a choqué à l'hôpital c'est qu'avant on était obligé de porter un masque mais il pouvait être en tissu, c'était bon (car il y avait pénurie). Maintenant, on peu plus mettre de masques en tissu à l'hôpital. On doit mettre les masques de l'hôpital. A quoi ça sert d'avoir fait des masques en tissu... ».*

Ces engagements bénévoles, ces masques tant demandés et auparavant si précieux, tout ce travail accompli ne valent-ils soudainement plus rien ? Ne fait-on appel à ces couseuses et couturières qui donnent tant gratuitement seulement quand il y a crise pour mieux les balayer ensuite ?

L'une d'elles souligne aussi l'importance de la manière dont les médias et les politiques parlent de leur travail (et elle utilise le mot « travail ») : « *Il y a quelques semaines, en écoutant la radio, j'ai été frustrée de savoir comment les politiciens parlaient de nous : « Travail de merde»... Un manque d'estime* ». Sans pouvoir savoir à quelle prise de parole elle fait précisément référence, n'y a-t-il pas un risque à ce que ce travail demandé et loué à un moment, pour pallier les manquements politiques, ne soit dénigré quand des masques en suffisance seront commercialisés⁹ et « validés » par des protocoles et des normes auxquelles échapperont les masques artisanaux, par là-même « invalidés-» ?

« *J'ai envie qu'on se souvienne que c'est un élan de solidarité mais que l'état doit prendre la relève. Et que chacun de son côté, on doit aussi s'organiser ou faire pression pour que nous, les femmes, ne soyons pas les bouche-trous quand ça arrange le politique et qu'on nous oublie en autre temps* ».

En guise de conclusion...

Les contacts que nous avons eus avec des couseuses et couturières nous confirment la diversité des femmes qui se sont engagées dans cet élan de solidarité. Ils témoignent aussi de la complexité des motivations : bien sûr, le besoin de faire face à l'urgence sanitaire et à la pénurie de masques est central, mais celui-là s'ancre plus largement dans une volonté de « prendre soin » des autres et de la société, une volonté qui revêt parfois des aspects de « devoir », qui s'enracine dans une longue tradition de travail de CARE, de soin, porté principalement par des femmes. Il se double parfois aussi d'un désir de reconnaissance et d'intégration sociale, particulièrement pour des femmes racisées dont les droits sont bafoués, révélateur de manques sociétaux à ces niveaux. Les témoignages récoltés nous disent encore combien ce travail de confection de masques a été au cœur d'un maintien ou/et de création de liens sociaux, d'autant plus nécessaires en période confinement. Tous soulignent l'importance de ce travail pour l'ensemble de la société.

Si les motivations sont complexes, les situations le sont encore plus. Aux couseuses et couturières de composer chacune avec l'urgence de la situation, les appels à fabriquer des masques, le matériel disponible (ou pas), les demandes de proches ou d'inconnu·es, le temps que cela nécessite... et le plaisir à avoir à le faire - ou pour le moins l'équilibre à trouver pour ne pas se perdre. À elles aussi de prendre en charge de répondre à des

⁹ ... avec le risque qu'ils soient fabriqués, toujours à moindre coût, par des travailleuses textiles des usines du Sud ?

questions collectives : celles du coût, de la gratuité, des normes de protection et de production, des publics prioritaires... Elles n'ont pas seulement cousu, cela va bien au-delà.

De quelques-uns à plusieurs centaines, tous ces masques mis ensemble constituent un nombre impressionnant. Certaines se sont lancées à corps perdus dans la confection de masques, à un rythme effréné les dépassant et avec des conséquences en termes de santé, d'autres y ont trouvé leur compte, d'autres encore ont pris de la distance, ont circonscrit ce travail. Dans tous les cas, c'est un travail admirable qui a été réalisé, gratuitement ou faiblement indemnisé. Plusieurs se posent des questions à ce sujet, interrogent les (ir)responsabilités politiques, l'écartement des couturières (et des quelques couturiers) professionnelles... Toutes nous montrent la nécessité que cet immense travail accompli au nom de valeurs, dans une situation particulière, soit enfin reconnu pour ce qu'il apporte.

Ce travail de confection de masques met en lumière le travail gratuit accompli par de nombreuses femmes même en dehors de la situation actuelle, souvent au nom de valeurs, ou parce que c'est simplement « leurs rôles ». Un travail précieux. Ce travail ne doit pas justifier la sous-rémunération de professionnel·les, ni profiter à des logiques patriarcales, capitalistes et racistes.

Ce qui peut se mettre en place individuellement par solidarité n'est pas la même chose qu'organiser de la solidarité collective, qui est du ressort d'une politique publique. Solidarité, prise en charge du coût (réel et juste) et gratuité pour les citoyen·nes¹⁰ peuvent cohabiter, comme le montrent les services publics, et notamment les politiques de santé publique. Sous plusieurs aspects (coût, gratuité, publics prioritaires, combinaison avec un statut organisé par l'état de type chômage ou CPAS...), les couseuses et couturières ont pris les devants et ont pris en charge une politique de santé publique défaillante, en devant se débrouiller individuellement. Elles ont travaillé gratuitement et, en plus, ont aussi résolu toute une série de questions qui se posent généralement quand on met en œuvre une politique publique.

Derrière ce travail, situé à l'intersection entre travail gratuit et féminin de soin et absence de réelle politique publique, ce sont des savoirs, des savoir-faire, des compétences qui ont été mobilisés mais aussi d'autres qu'il a fallu construire et acquérir. C'est un bagage immense qui a été mobilisé, dépassant largement le nombre de masques créés.

Un travail qui nous invite à¹¹ :

- valoriser les élans de solidarité des femmes
- reconnaître une solidarité qui ne date pas d'hier
- visibiliser le travail des femmes
- refuser la culpabilisation des femmes
- rejeter la mise en concurrence des femmes entre elles
- rémunérer les professionnelles du textile
- dénoncer la récupération patriarcale, capitaliste et raciste
- mettre en avant la valeur sociale des métiers féminins.

¹⁰ Dans une politique publique, l'état paie le prix qu'il faut, puis organise la gratuité via des mécanismes de solidarité collective. Ce que les couseuses et couturières, en ligne directe avec les bénéficiaires, et personnellement mues par la valeur solidarité, ne peuvent pas faire.

¹¹ Voir à ce sujet notre argumentaire féministe « *Les femmes confectionnent des masques* ».

Enfin, nous terminerons en reprenant les mots d'une des couseuses contactées : « *Ce qui me paraît important de souligner, c'est l'efficacité de nos réseaux de femmes qui ont été capables en moins de deux de se mettre en route, de s'organiser et de répondre à un besoin urgent. Pas besoin de palabres inutiles, de réunions multiples pour se mettre à l'ouvrage. C'est super de se rendre compte des capacités de chacune, avec les talents particuliers des unes et des autres. Et le réseau chaleureux que ça constitue. Et l'émergence de toutes ces générosités. C'est un fameux potentiel dans notre pays. Quel dommage que ce potentiel ne soit jamais évalué et reconnu, et qu'il soit absent du monde économique parce qu'on n'y mêle pas l'argent* ».